

# DEUX ÉTAPES DE L'UTOPISE HUMANISTE : LE CHÂTEAU DU DÉCAMÉRON ET L'ABBAYE DE THÉLÈME.

PAR PAUL RENUCCI.

CHARGÉ DECOURS DE LANGUE ET LITTÉRATURE ITALIENNES À LA FACULTÉ  
DES LETTRES DE STRASBOURG.

IL fut un temps où l'histoire littéraire, se flattant de discerner sous le déguisement des lieux et des époques les caractères immuables du génie, dressait volontiers des généalogies de grands esprits avec, en renfort, une galerie de portraits savamment ordonnée. L'amateur le moins subtil y découvrait avec ravissement de piquantes parentés. Les sourires impertinents de La Fontaine et de l'Arioste brillaient sous la même fenêtre ; un même rayon éclairait la rondeur effrontée de Boccace, la hardiesse carrée de Rabelais.

Il est, en vérité, peu de parallèles qui ne soient possibles à qui dirige bien son intention. Or l'histoire littéraire de ce temps révolu est pavée d'intentions opiniâtres. G. K. Chesterton observe quelque part que le dix-neuvième siècle a nourri le "préjugé fantastique que tout progrès est dû aux hérétiques". Et de fait l'hérésie, déclarée ou voilée, a passé quelque temps pour le condiment obligé de l'humanisme. Dès lors, quoi de plus naturel que d'en humer le fumet capiteux tant dans les oeuvres de Boccace, précurseur de l'humanisme, que dans celles de Rabelais, humaniste militant ? Le conte des Trois Anneaux,<sup>1</sup>

<sup>1</sup> C'est la troisième nouvelle de la première journée du *Décameron*. Elle rapporte l'histoire du Juif Melchisédech, lequel, requis par Saladin de décider quelle était du Judaïsme, de l'Islam ou du Christianisme la vraie religion révélée, se tira d'affaire par un conte.—Un père portait à ses trois fils un amour si égal qu'il ne savait auquel léguer une bague magnifique également convoitée . . . des trois. Il en fit ciseler deux copies si parfaites que chacun des fils crut avoir reçu isolément de son père l'anneau authentique. Ainsi en va-t-il des trois religions. Qui saurait reconnaître l'authentique ?— Le sujet de cette nouvelle est assez répandu dans la littérature médiévale. On lui accorde volontiers une origine averroïste. Je ne sais si l'on s'est avisé, à l'appui de cette présomption, que le choix des personnages est peut-être significatif : il n'est pas indifférent que Melchisedech soit juif et son maître musulman. En effet l'averroïsme,

l'oracle de la Bouteille, il n'en fallait pas davantage pour hisser les deux compères sur le piédestal commun de l'hétérodoxie. A quels rapprochements n'invitaient pas leurs communes railleries envers les moines et les juges, prêcheurs peu exemplaires et gardiens infidèles de la morale publique et privée ? Et l'égalité d'originalité de leur style ? Et la curiosité d'esprit toute pareille qui poussait l'un et l'autre vers les cantons inexplorés ou ensevelis du monde de la science humaine ?

Le parallèle semblait s'imposer.

Ainsi fut tracé le diptyque où Rabelais fait pendant à Boccace. Il n'en faut pas sourire outre mesure. Ne sont-ils pas tous deux—Boccace plus narquois, Rabelais plus sonore—en quête de certitudes terrestres ? N'aimeraient-ils pas définir, l'un comme l'autre, une vie qui tiendrait en elle-même tout entière, sans qu'il en fallût toujours caresser le prolongement dans l'éternité ? Ils appellent une même unité. L'incalculable déséquilibre qu'ils découvrent entre la vie vécue et la vie promise, entre la durée d'un homme et la durée éternelle, leur donne le vertige au point que ce partage est bien près de leur sembler une duperie. Tous deux ont dans la puissance de l'esprit humain une foi d'humanistes. A force de l'espérer, même confusément, ils annoncent pour l'âme une odysée nouvelle, non plus diffuse dans l'éternité, mais tout entière contenue entre la naissance et la mort. La vie redevient à leurs yeux la seule unité de temps applicable à l'homme.

Or deux siècles séparent Boccace et Rabelais, près de deux siècles s'étendent entre leurs grandes oeuvres respectives. Le *Décameron* a été mis sur le métier en 1348, *Pantagruel* a paru en 1532, *Gargantua* deux ans plus tard. On peut admettre que cette distance est trompeuse, car l'Italie du XIV<sup>e</sup> siècle est infiniment plus évoluée que la France du même temps. Peu

vivement combattu par les docteurs religieux de l'Islam, trouva de bonne heure des disciples parmi les Israélites. Au nombre des traducteurs qui firent connaître Averroès à l'Occident latin figure plus d'un Juif. Reste à savoir si Boccace a choisi le thème des Trois Anneaux par goût des histoires sentant l'hérésie, voire par sympathie pour l'averroïsme qui fut, en Italie, plus vivace qu'en France. Ce qu'il y a de plus certain c'est qu'un tel sujet convenait à merveille au dessein de son recueil dont la première journée est consacrée aux gens d'esprit qui se tirent d'embarras ou confondent leur prochain par un bon mot approprié.

importe ; même corrigé, l'écart reste énorme. Il suffit à expliquer mainte différence d'attitude ou de pensée sans entrer, pour complément de raisons, dans le caractère individuel de chaque auteur. Tout comme son ami Pétrarque, Boccace est un précurseur enserré dans un univers encore intact et immobile. Rabelais vit dans un monde déjà brassé par les courants nouveaux, tout frémissant d'agonies et de renaissances, de déchéances et d'avènements. Le *Décameron* est la diane de l'humanisme, *Gargantua* en est le pas de charge et, d'une certaine manière, l'hymne. La confrontation des deux oeuvres laisse bien plus l'impression d'un dépassement que d'une ressemblance. Le Château du *Décameron* et l'Abbaye de Rabelais ne sont pas des images jumelles. Il s'en faut. On pourrait plutôt imaginer que l'Abbaye de Thélème c'est le Château du *Décameron* développé à une échelle immense et grand ouvert sur un monde réveillé.

Droit issue d'une aventure prodigieuse où la profondeur le dispute à la cocasserie, l'Abbaye est projetée dans la liesse effrénée des victoires. *Gargantua* a vaincu Picrochole. Il a recompensé tous ses seconds sauf un. *Restoyt seulement le moyne à pourvoir*. . . . Voici le tour venu de Frère Jean des Entommeures. Au sortir du banquet triomphal, l'imagination du moine, qui est à la taille de son tempérament, s'échauffe et se déploie. Mais Rabelais se passe vite du truchement de Frère Jean. C'est lui-même qui va parler. Et la description se déchaîne, minutieuse et éblouissante, rêve sans confusion d'un génie enivré.

A l'opposé, émergeant des décombres, le Château du *Décameron* se profile sur un fond sinistre de désolation et de mort. Boccace l'a tiré tout orné de son imagination voluptueuse pour dresser sa bâtisse devant Florence ravagée par la peste de 1348. Peste effroyable qui, non contente de dépeupler la ville aux deux tiers, précipite et étale soudain la faillite de ce qui paraissait inébranlable, la faillite, voulons-nous dire, de la communauté médiévale.

Il fallait que Boccace eût de bonnes raisons pour préluder au *Décameron* par des accents aussi lugubres. Il s'excuse de

ce triste début et feint de s'en expliquer. Mais sa raison est trop mauvaise pour être la vraie.

Dès la troisième phrase il promet que cet " *affreux commencement* " <sup>1</sup> sera bref et bientôt suivi de pages agréables. *Au vrai*, ajoute-t-il, *si j'avais pu décemment vous conduire ou je l'entends par une autre voie que le rude sentier de tout à l'heure, je l'aurais volontiers fait ; mais, faute de pouvoir rendre manifeste, sans cette relation, la cause de ce qu'on lira plus loin, j'obéis à une sorte de nécessité en entreprenant de l'écrire.* <sup>2</sup> Sur quoi commence le récit de la peste noire : huit pages de caractères menus et denses <sup>3</sup> dont la nécessité *logique* n'apparaît pas de prime abord. Boccace s'est visiblement gardé d'exposer en quoi cette nécessité était inéluctable. Si par la tournure *ce qu'on lira plus loin* il entend la rencontre prochaine des sept jeunes femmes et des trois jeunes gens dans l'église désertée de Santa Maria Novella, avait-il besoin de consacrer à la description de la peste autant et plus de pages qu'à cette rencontre ? <sup>4</sup> Si, comme il est probable, *ce qu'on lira plus loin* représente tout le *Décameron*, quel rapport *nécessaire* existe-t-il entre le fléau et les cent nouvelles du recueil où l'on chercherait en vain la moindre allusion à la peste de 1348 ? C'est bien pour fuir la peste que les dix personnages de la rencontre vont abandonner Florence ; mais rien dans la suite du *Décameron* n'exigeait que fussent données tant de précisions sur la cause de leur départ. Du moins pour la cohérence de la narration. Il faut admettre que Boccace a caché son vrai dessein sous un prétexte pour ainsi dire technique. Ce dessein, quel peut-il être ?

La description de la peste qui ouvre le *Décameron* est un merveilleux morceau d'éloquence qui semble avoir un double objet : justifier par avance le départ des dix jeunes gens qui pourrait aisément passer pour une désertion, et détailler avec,

<sup>1</sup> . . . *orrído cominciamento* . . . (*Decamerone*, édit. Ottolini, Milano, Hoepli, 1932, p. 5).

<sup>2</sup> *Ibid.* J'ai rendu par *décemment* l'adverbe *onestamente* ; imprécision pour imprécision.

<sup>3</sup> Dans l'édition Ottolini qui renferme en 680 p. in-12 tout le *Décameron*.

<sup>4</sup> A noter que le récit de la rencontre contient un développement supplémentaire de deux pages sur la peste (discours de Pampinea, pp. 13-15 de l'édition Ottolini).

croyons-nous, une impitoyable complaisance l'écroulement soudain de tout un édifice social. Il ne suffisait pas que la conscience morale du lecteur fût portée à absoudre les fuyards ; il fallait encore qu'elle les louât d'avoir pris le large, de s'être retirés d'un monde impur pour retrouver ailleurs la sagesse et la paix.<sup>1</sup> Il fallait que les déserteurs eussent raison contre la communauté désertée.

C'était une assez belle gageure. Le sentiment qui nous pousse aujourd'hui à trouver naturelle la défection des dix Florentins mériterait d'être analysé ; c'est la réussite de Boccace qui nous vaut cette conscience pure. Les sept jeunes femmes et les trois beaux cavaliers de Santa Maria Novella manquent terriblement de charité, de solidarité si l'on préfère. Qui ne le voit ? Et surtout qui ne l'aurait vu en 1348, l'année même de la peste ? Or c'est cette année-là, et non plus tard, que Boccace compose le prologue du *Décameron*. Il devait justifier ses héros et justifier sa sympathie pour eux. Inventera-t-il quelque faux-fuyant, quelque circonstance atténuante ? Non. Ce serait une demi-bassesse. La vraie justification de leur fuite, la seule que Boccace veuille produire, c'est la décomposition de Florence, la débâcle sociale que le fléau vient d'y provoquer soudain.

Le temps de souligner par quelques touches vigoureuses la hideur du mal, d'en dépeindre l'effet foudroyant sur les bêtes comme sur les hommes, et Boccace entame l'essentiel du tableau : l'écroulement de la communauté florentine.

La violence et l'étendue du mal engendrent *chez ceux qui restent en vie toutes sortes de frayeurs et de superstitions ; presque tous tendaient vers un recours bien cruel qui était d'éviter et de fuir les malades.*<sup>2</sup> Voilà pour la charité, clef de voûte idéale de la société chrétienne. Certains de ces survivants, poursuit Boccace, se retiraient dans un demi-jeûne prudent. *D'autres, à l'opposé, affirmaient que bien boire, se donner du plaisir, chanter et se divertir à travers la ville, assouvir ses désirs autant qu'on le pouvait, se moquer et rire de ce qui advenait, étaient, contre un*

<sup>1</sup> Je ne puis m'empêcher de croire que Boccace eût été épris de l'homme qui joua son *Décameron* à lui tout seul en évitant la peste de Bordeaux pour poursuivre en paix, du haut de sa "librairie," la contemplation d'un monde plus avenant. . . .

<sup>2</sup> *Décameron*, édit. Ottolini, p. 7.

*tel mal, une médecine infaillible ; et, faisant leur possible pour agir selon leurs propos, ils se transportaient, la nuit comme le jour, d'une taverne à l'autre, buvant sans règle et sans mesure ; ils allaient plus volontiers encore dans la maison d'autrui, pour peu qu'ils y flairassent quelque chose qui fût à leur gré ou à leur goût. Ce qu'ils pouvaient faire bien aisément, car tous les habitants, comme s'ils ne devaient plus vivre, avaient laissé leurs biens à l'abandon tout comme ils s'y laissaient eux-mêmes ; la plupart des maisons étaient devenues communes ; l'étranger en usait comme eût fait le maître : et, dans la bestialité de leur dessein, ces gens ne cessaient de fuir les malades autant qu'ils le pouvaient.*<sup>1</sup> Est-il ici besoin d'un commentaire ? Ce n'est plus seulement la charité, mais toute la morale de l'Évangile qui est foulée aux pieds. L'intempérance, la luxure, le vol, le désespoir règnent sous l'aile de l'épouvante. Abandonnant son bien, déposant sa dignité, se délaissant lui-même, l'homme paraît acharné à se renier sans relâche. J'entends l'homme chrétien, l'homme de la communauté médiévale qui, ayant perdu la charité et l'espérance, n'a plus grand'chose à demander à la foi. Il serait trop aisé de montrer qu'en dix lignes impitoyables Boccace vient d'enfermer Florence, cercle par cercle, fosse par fosse, dans l'Enfer béant où Dante la voyait glisser lentement.

Les institutions humaines pouvaient-elles mieux résister que les coeurs humains ? Sans répit, Boccace continue : *Au milieu de tant de malheur et de misère, la respectable autorité des lois, aussi bien divines qu'humaines, était à peu près défaite et ruinée, car, à l'égal des autres hommes, ses représentants étaient morts ou malades, ou si démunis de serviteurs qu'ils ne pouvaient remplir leur charge.*<sup>2</sup> Rien qui pût empêcher quiconque d'agir à son gré. Que subsiste-t-il de la communauté prospère et ordonnée de la veille ?

Ici Boccace marque un temps.

Il va parler des précurseurs de ses propres héros, de ceux qui cherchent leur salut dans la plus prompte des fuites. Les excuse-t-il ? Non. Le passage qu'il leur consacre est fort subtilement écrit. Boccace condamne tous ceux qui en s'évadant de la cité désespérée y abandonnent les leurs ; ce qui est une

<sup>1</sup> *Décameron*, édit. Ottolini, pp. 7-8.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8.

façon de réserver son jugement sur ceux qui n'y laissent personne de leur sang. . . . Chemin faisant, il a pris soin d'indiquer, par une phrase négligemment incluse, que la fuite était sans doute le plus sûr des remèdes.<sup>1</sup> Double précaution dont il tirera parti pour justifier ses dix anachorètes.

Ce cap une fois franchi, il reprend sa peinture de la désagrégation de Florence. *Passons sur ce qu'un homme fuyait l'autre, que presque personne n'avait cure de son voisin, que les parents se visitaient rarement ou jamais ; le fléau avait mis une telle terreur dans le coeur des hommes et des femmes que le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la soeur son propre frère, souvent la femme son mari ; et (ce qui est bien pis, ce qui semble incroyable) les pères et les mères évitaient d'aller voir et de soigner leurs fils, comme s'ils n'eussent pas été à eux.*<sup>2</sup>—*Les tourterelles se fuyaient ?* C'est ici bien autre chose. Les mères fuient leurs enfants. Que reste-t-il de la famille, première cellule et rempart suprême de la communauté médiévale ? La table est rase là aussi.

Dans Florence écrasée d'épouvante la folie fait son chemin. La charité est morte, la morale piétinée, l'autorité sans recours. Les lois éternelles de la Nature, fille de Dieu, sont violées : la mère s'enfuit du chevet de son enfant moribond.

Le feu du Ciel a dévasté Sodome et Gomorrhe pour moins que cela.

Les malades meurent dans la solitude. Les corps jonchent les rues empestées. On voit au matin des cadavres tirés des demeures par peur de la contagion et alignés le long des portes. Les enterrements sont rapides, bâclés. On entasse deux et trois morts dans un même cercueil. Et parce qu'il faut que la folie soit mêlée de je ne sais quel affreux comique, voici un trait de bouffonnerie macabre : *Il advint un nombre infini de fois que comme deux prêtres s'en allaient, portant chacun leur croix, trois ou quatre cercueils venaient se placer derrière chaque crucifix ; et quand les prêtres croyaient avoir un mort à enterrer, ils en avaient six ou huit, et parfois davantage.*<sup>3</sup> Le cortège allait son chemin

<sup>1</sup> Certains, obéissant à un sentiment plus cruel (encore que ce fût là sans doute le plus sûr) . . . abandonnaient leur ville, leurs maisons, leurs domaines, leurs parents et leurs biens . . . etc. . . . (ibid.).

<sup>2</sup> Ibid., p. 9.

<sup>3</sup> Ibid., p. 11.

*sans l'honneur d'une larme ou d'un cierge.*<sup>1</sup> *On ne se souciait pas plus des hommes qui mouraient qu'on ne se soucierait de chèvres aujourd'hui.*<sup>2</sup> Partout se creusaient d'immenses charniers qu'on emplissait *comme des cales de navire.*<sup>3</sup> Boccace peut-il éviter de suivre dans l'au-delà, par la pensée, cette foule ensevelie

*Qui sous le poids de tant de pelletées*

a sombré dans la terre de ses aïeux ? Sa dernière phrase est pour *les hommes valeureux, les belles femmes, les gracieux jeunes gens, que Galien, Hippocrate ou Esculape eux-mêmes auraient jugés on ne peut mieux portants ; qui déjeunèrent un matin avec leurs parents, compagnons et amis, et s'en allèrent le soir suivant dîner dans l'autre monde à la table de leurs ancêtres !*<sup>4</sup>

Telle est l'image de la fin, funèbre avec une troublante pointe d'ironie. Florence est aux portes de l'autre monde : les ancêtres se poussent pour faire place à leurs descendants terrassés. . . . Hier l'une des plus florissantes cités d'Occident, aujourd'hui puant cimetière où près des cadavres pourrissants s'agitent follement des corps que l'âme ne commande plus. Sous les coups du fléau, la communauté s'est défaite. Certes le fléau fut terrible. Mais l'amour du corps devait-il tuer l'âme ? Voilà que la peste a institué le vrai débat de l'Âme et du Corps, par dessus la tradition scolastique : et l'on en voit l'issue véritable. Que valaient cette foi et cette morale qui formaient le ciment de la communauté ? Elles étaient plus périssables que les corps. Une vague de peste et tout s'effondre. . . . L'âme, qu'on eût crue affermie par tant de siècles d'exaltation spirituelle et de rigueur morale, est la première à capituler. Boccace a assez contemplé, l'oeil dur, cette gigantesque faillite. Il va pouvoir lui tourner le dos sans indécence et sans remords.

Dans une église déserte, au coeur de la ville déserte, sept jeunes femmes vêtues de deuil se retrouvent un matin. Elles ont de dix-huit à vingt-huit ans. L'office achevé, la plus âgée se tourne vers ses compagnes et leur tient un discours dont voici la substance : Il est juste de préserver sa propre vie. Dans la ville entière il n'est plus trace de décence : ni de règle morale.

<sup>1</sup> *Décameron*, édit. Ottolini, p. 11.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 12.



Et l'on n'entend parler que de trépas. Nous ne sommes environnées que des ombres de nos morts. Il ne saurait exister de séjour plus périlleux et plus sinistre. Que ne faisons-nous donc comme d'autres ont déjà fait ? Sortons de la cité, allons plutôt nous divertir, honnêtement il va de soi, dans quelque campagne éloignée. *Là-bas on entend les oiseaux chanter, on voit verdoyer les coteaux et les plaines, les champs de blé ondoient comme la mer . . . et le ciel, tout irrité qu'il est, ne nous y refuse pas le spectacle de ses beautés éternelles, plus douces à contempler que les murailles vides de notre cité.*<sup>1</sup> Mais que peuvent des femmes sans l'appui d'hommes d'honneur ? Sur quoi la porte de l'église livre passage à trois beaux jeunes gens, venus se consoler des malheurs du temps par la vue de celles qu'ils aiment ; leur secours n'est pas plus tôt demandé qu'obtenu.

L'équipe du *Décameron* est au complet.

Le premier élan de Rabelais dans sa description de l'Abbaye de Thélème est, on s'en souvient, tout satirique. Thélème sera au rebours des abbayes véritables. *Premièrement doncques (dist Gargantua) il ny fault jà bastir murailles au circuit, car toutes aultres abbayes sont fierement murées. . . . Davantage, veu que en certains conventz de ce monde est en usance que, si femme aucune y entre (j'entends des preudes et pudiques), on nettoye la place par laquelle elles ont passé ; feut ordonné que, si religieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoiroit curieusement tous les lieulx par lesquelz auroient passé. Et parce que es religions de ce monde tout est compassé, limité et reiglé par heures, feut decreté que là ne seroit horloge ny quadrant aucun. . . . Item, parce qu'en icelluy temps on ne mettoit en religion des femmes sinon celles que estoient borgnes, boyteuses, bossues, laydes, defaictes, folles, insensées, maleficiées et tarées, ny les hommes, sinon catarrez, mal nez, niays et empesche de maison. . . . Feut ordonné que là ne seroient repçues sinon les belles, bien formées et bien naturées, et les beaulx, bien formez et bien naturez.*<sup>2</sup> Trois item de la même veine parfont le contre-règlement de Gargantua. Dans le premier temps de son imagination, Rabelais ne paraît conduit que par son aversion contre le monachisme. Le statut de Thélème

<sup>1</sup> *Décameron*, édit. Ottolini, p. 15.

<sup>2</sup> *Gargantua* (édit. Plattard, Paris, Les Belles Lettres, 1938), pp. 176-177.

n'est d'abord que le " négatif " de tout statut conventuel. Rien de pareil chez Boccace qui ne se mêle guère de critiquer les institutions. Bien que la vie de ses dix personnages dans leur château ressemble fort à celle des Thélémites, il ne s'avise pas un instant de la mettre en parallèle avec la vie monastique. Rabelais s'en prend aux couvents, Boccace, lui, n'en a qu'aux moines. On sait qu'il ne les a pas épargnés. Mais le pamphlet du Gargantua et les anecdotes scandaleuses du Décaméron répondent à des postulats différents. Rabelais tient que les mauvaises institutions corrompent l'humanité, quand Boccace incline à croire que les faiblesses humaines corrompent les institutions. Visiblement, ils n'ont pas la même opinion des capacités de l'homme libre. Boccace a beau avoir mesuré la faillite d'un système en quelque sorte " totalitaire ", il n'admet pas encore que le salut est au prix d'une absolue liberté. La devise de son château n'est pas FAY CE QUE VOULDRAS ; chacun y sera à son tour roi ou reine. L'autorité y est transitoire, elle passe de main en main, mais sa nécessité n'est pas en cause une seule fois. Boccace est encore loin de l'intellectualisme humaniste. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* écrit Rabelais, mais en jugeant par devers soi que la bonne science fait les bonnes consciences, *parce que gens libres, bien nez, bien instructz, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui tousjours les poulse a faictz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur*.<sup>1</sup> Les héros de Boccace n'ont pas si bonne opinion d'eux-mêmes, pour *bien nez et bien instructz* qu'ils s'estiment. *Etant donné que ce qui n'a point de règle ne saurait durer longtemps*—dit Pampinea, instigatrice de l'évasion— . . . *je suis d'avis qu'il est nécessaire d'avoir parmi nous un chef, auquel nous rendrons hommage et obéirons comme à un supérieur*.<sup>2</sup>

Cette différence de régime marque clairement les positions respectives de Boccace et de Rabelais sur la voie commune de cet optimisme humaniste qui mène à l'anarchie heureuse. Il est curieux que nous retrouvions là les deux temps classiques de l'instauration, si l'on peut dire, de l'anarchie, tels que les prévoient ses doctrinaires. Le premier où l'autorité, qui ne saurait

<sup>1</sup> *Gargantua*, p. 189.

<sup>2</sup> *Décaméron*, édit. Ottolini, p. 19.

être abolie sans transition, changera constamment de main, afin que nul n'ait le loisir de s'en faire une arme contre la société ; le second où cette autorité, graduellement affaiblie par son incessant passage d'une main à l'autre, s'avèrera superflue et disparaîtra. Cette vue politique ne permet-elle pas de mesurer la distance qui va du *Décameron* au *Gargantua* ? Boccace reste au premier pas d'une évolution idéale dont Rabelais décrit le terme. Le progrès manifeste accompli par l'utopisme humaniste équivaut à l'accroissement de la confiance en l'homme. Les émigrants du *Décameron* se défient encore d'eux-mêmes ; Rabelais n'a plus l'ombre d'une appréhension sur les adolescents de Thélème.

Aussi quelle différence dans les demeures ! L'une est une retraite écartée de tous les chemins, l'autre s'élève sur la Loire, voie royale, au confluent de trois rivières, juste en face de l'authentique et opulente abbaye de Bourgueuil. La première sous-entend qu'il n'est de bonheur que caché ; l'autre semble appeler le monde à venir juger de sa félicité, sans craindre la comparaison—bien au contraire !—avec celle qu'on offre en face.

Écoutons Boccace. *Ce lieu, dit-il, était sis sur une petite colline passablement écartée de tous nos chemins ; il foisonnait d'arbustes et de plantes toutes chargées de vertes ramures, fort avenantes au regard. Sur son sommet se trouvait un château comprenant en son milieu une vaste et belle cour, des galeries, des salles, des chambres toutes fort belles à leur manière, remarquables par les agréables peintures qui les ornaient ; tout autour, des prairies, de merveilleux jardins, des puits d'une eau très fraîche ; et des caves pleines de vins de prix . . . etc.*<sup>1</sup> Trois domestiques servent en silence les dix convives sur une belle nappe blanche jonchée de genêts.<sup>2</sup> Cet idéal séjour de fraîcheur, de lumière et de sérénité ne va guère au delà de l'ambition d'un Florentin sensible et fortuné. Au quinzième siècle, les coteaux de Toscane se couvriront de palais de ce genre ; les Médicis, pour ne citer qu'eux, réaliseront non pas une mais dix fois le rêve de Boccace.

En revanche qui peut se vanter d'avoir couché sur terre le songe de Rabelais ? *Ledit bastiment [Thélème] estoit cent foyz plus magnifique que n'est Bonivet, ne Chambourg, ne Chantilly ;*

<sup>1</sup> *Décameron*, édit. Ottolini, p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 20.

*car en icelluy estoient neuf mille troyz cens trente et deux chambres, chascune guarnie de arriere chambres, cabinet, garde robbe, chapelle et yssue en une grande salle. . . . Depuis la tour Artice jusques a Cryere estoient les belles grandes librairies, en Grec, Latin, Hebrieu, François, Tuscan et Hespaignol, disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges. . . . Depuis la tour Anatole jusques à Mesembrine estoient belles grandes galleries, toutes pintes des antiques prouesses et descriptions de la terre.<sup>1</sup> . . . Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnifique de bel alabastre. . . . Le dedans du logis sus ladicte basse court estoit sus gros pilliers de cassidoine et porphyre, au dedans desquelz estoient belles gualeries, longues et amples, ornées de painctures, de cornes de cerf, licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de elephans, et aultres choses spectacables.<sup>2</sup> . . . Toutes les salles, chambres et cabinetz estoient tapissez en diverses sortes selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de cristallin, enchassé en or fin, au tour garny de perles, et estoit de telle grandeur qu'il pouvoit véritablement représenter toute la personne.<sup>3</sup> Devant la fabuleuse bâtisse s'étendent les lices, l'hippodrome, le theatre, et natatoires, avec les bains mirificques a triple solier, bien garniz de tous assortements, et foyzon d'eau de myrte.<sup>4</sup> Ailleurs c'est le vergier, plein de tous arbres fructiers . . . le grand parc, foizonnant en toute sauvagine,<sup>5</sup> sans omettre les jeux de paulme et de grosse balle . . . les butes pour l'arquebuse, l'arc, et l'arbaleste . . . les offices . . . l'escurye . . . la faulconnerie . . . la venerie.<sup>6</sup> Le vêtement des Thélémites finit d'éblouir l'imagination ; dans les trois pages employées à le décrire, il est fait seize fois mention de pierreries, huit fois d'argent : le mot *or* revient dix-sept fois !<sup>7</sup>*

Invinciblement entraîné par le désir de faire entrer dans Thélème tout ce qui compose la richesse du monde, Rabelais s'est abandonné avec ravissement à une débauche de somptuosité sans pareille. Pas une ligne floue, pas un contour noyé : précis

<sup>1</sup> *Gargantua* (édit. Plattard), pp. 178-179.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 183-184.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 184-185.

<sup>7</sup> Nous n'avons pas voulu allonger une série de citations qui peut déjà paraître excessive. Cette description forme le chapitre LVI du *Gargantua* (édit. Plattard, pp. 185-189).

dans le gigantesque, minutieux dans la pléthore, il bâtit sa chimère sur le devis de sa raison. Et il arpente sans vertige ce paradis qui fait vaciller le regard.

Boccace est loin de déployer autant de puissance dans l'harmonie. Son oeil préfère les lignes courtes et suaves. Son palais est aussi enchanteur que l'Abbaye, sinon davantage, mais pour de tout autres raisons. Rien ne passe la séduction de quelques paysages qu'il a distribués à l'entour du Château ; si j'ose déparer par ma traduction le prologue de la troisième journée, voici le décor où vont s'exercer les conteurs : *Le jardin était parcouru, sur les côtés comme vers son milieu, par de vastes allées, droites comme des flèches, abritées par des treilles qui promettaient cette année-là grande abondance de raisin. Ces treilles, toutes en fleur, répandaient une odeur telle qu'à la respirer, jointe à d'autres senteurs qui émanaient du jardin, ils se croyaient environnés de tous les parfums qu'eût jamais distillés l'Orient. Les allées étaient bordées de rosiers blancs et rouges et de jasmins ; si bien que l'on pouvait aller de toutes parts, non seulement le matin, mais à l'heure même où le soleil était au zénith, sans jamais en subir l'atteinte. . . . Au centre s'étendait une prairie d'herbe fine et drue, verte au point de sembler noire, constellée de mille sortes de fleurs, toute ceinte d'orangers et de cédratiers d'un vert vif qui, portant avec leurs feuilles les fruits anciens et les nouveaux, charmaient à la fois l'odorat et les yeux auxquels ils dispensaient leur ombre. Au milieu du pré se dressait une fontaine de marbre d'une éclatante blancheur, ornée de sculptures merveilleuses. D'une statue placée au centre de la fontaine—était-ce l'issue d'une source ou l'effet de quelque artifice ?—s'élevait un tel jet d'eau, et si haut contre le ciel, qu'il eût suffi, et au-delà, à mettre un moulin en branle. Il retombait dans la fontaine limpide en rendant un son délicieux. Puis cette eau sortait du jardin par un invisible conduit, et, reparaisant au jour, courait tout autour de la prairie en de charmants canaux dessinés avec art.*<sup>1</sup>

Où Rabelais est prodigieux Boccace est délicieux : il a beau donner à son jet d'eau tout le débit d'une rivière, il reste en deçà du fabuleux. La monumentale splendeur de la fontaine n'est

<sup>1</sup> *Décameron* (édit. Ottolini), pp. 163-164. La Vallée des Dames de la sixième journée (*ibid.*, pp. 406-408) ne forme pas un paysage moins exquis.

qu'une nécessité d'harmonie dans le jardin où il promène ses conteurs. Dépasser le réel n'est pas son affaire : il lui suffit de l'embellir. S'il lui arrive parfois de faire un pas vers l'extraordinaire, c'est dans un dessein pittoresque ; l'effet atteint, il retire son pas. Son ambition n'est pas de transformer le monde mais de le transfigurer. Les "horizons perdus" où il enferme ses dix héros sont de ceux que l'imagination peut aisément concevoir pour peu qu'on la sollicite. De l'eau, de la vigne, et du marbre : son paradis est fait de rien. Mais comme il tranche violemment sur le premier tableau du livre ! la ville altérée, desséchée, noire de cadavres et de corbeaux qui continue à fermenter horriblement derrière les coteaux ruisselants de sources, verts de pampres, blancs de marbres. Monde vivant et monde mort : ici toutes les séductions d'une jeunesse qu'on peut croire éternelle, là-bas au loin le hideux spectacle d'une décomposition foudroyante. Ici la vie, parée de ses grâces naturelles et de tous les prestiges de l'art—la vie plus belle qu'on ne saurait croire—, là-bas la mort. Et de peur qu'un souffle empesté ne vînt en flétrir les ombrages, Boccace a caché son Eden avec autant de prudence que Dieu a celé le sien. Il se garde de l'haleine de la mort autant que Dieu des relents du péché. Car sa religion n'est que l'amour de la vie : quoi d'étonnant s'il tremble pour la vie ? s'il ne la croit jamais assez loin des périls ?

Aussi arrivons-nous à l'étrange paradoxe que son château est le plus retiré, le plus inaccessible des couvents. Il n'est pas de monastère thibétain, qui y soit comparable à cet égard. Certes, on n'y discerne point de murailles ; tout, ou presque tout, se déroule dans une nature libre de bornes : banquets, baignades, danses, repas champêtres le long des ruisseaux, sommeils à la belle étoile dans de fraîches vallées, près des bassins de marbre, quand la nuit est chaude, concerts de luth mêlés aux chants des oiseaux, au bruit des sources. . . . Mais quel besoin d'élever des murs, de tirer des rideaux ? C'est ici un autre monde, mystérieusement enclavé sur terre en un lieu impossible à découvrir.

Paradoxe, disions-nous : n'en est-ce pas un, en effet, que de voir le château de Boccace ressembler cent fois plus à un

monastère que l'Abbaye de Thélème? A y bien regarder, l'Abbaye n'est pas un couvent : c'est un séminaire. Qu'on y entre et en sorte librement, conformément à l'anti-règle de Rabelais, n'est rien ; ce qui compte, nous semble-t-il, c'est que : *Au regard de l'age legitime, les femmes y estoient repçues depuis dix jusques a quinze ans, les hommes depuis douze jusques à dix et huict.*<sup>1</sup> Autrement dit Thélème est une école bien plus qu'une retraite. Les Thélémites y sont formés en vue de la vie séculière. C'est le séminaire de l'humanisme triomphant. De l'Abbaye sortiront de jeunes femmes et de jeunes hommes indissolublement liés par une commune habitude du bonheur et déterminés à se donner au monde en exemple. On ne peut les imaginer autrement que comme les missionnaires d'une vérité qui se prouve en se montrant : missionnaires et propagateurs d'un nouveau sens de la vie qui se passe de prédications mais non d'exemples.

Est-ce à dire que le Château du *Décameron* où, à l'inverse de l'Abbaye, aucun nouveau monde ne s'élabore, soit si loin des hommes tels qu'ils sont que nul ne s'y veuille souvenir de leurs passions et de leurs misères? On sait qu'il n'en est rien. L'essentiel du *Décameron* n'est pas fait de son décor, mais des nouvelles que s'y racontent sept jeunes femmes et leurs trois cavaliers. Florence n'est pas oubliée dans leurs contes, loin de là. Mais ils n'en parlent ni pour la corriger, ni pour lui enseigner un nouveau sens de la vie. *Suave mari magno. . .* De leur oasis sereine, ils revoient le monde en tempête et, sûrs qu'ils sont de leur divine paix, goûtent sans se lasser le spectacle de ses folies. Pareils à ces ermites d'Anatole France qui ne se réunissaient que pour mieux jouir de la solitude, les héros du *Décameron* semblent n'avoir fui le monde que pour mieux le contempler, pour le convertir à leur guise en une simple matière à récits. Et si leur point de vue est celui de Sirius, leur oeil perçant descend jusqu'au détail. Ce n'est pas d'un regard négligent qu'ils parcourent l'univers étendu à leurs pieds. Il est un passage célèbre de Lucrèce où l'on voit les sanglants corps à corps d'une immense bataille, le geste éperdu des blessés, les

<sup>1</sup> *Gargantua* (édit. Plattard), p. 177.

convulsions terribles des mourants, se muer en un simple jeu de lignes ondulantes, d'ombres et de couleurs pour qui voit le combat du haut de la montagne. Lucrèce trouve son compte à ce tournoiement d'atomes, Boccace ne l'y trouverait pas. Aussi ses dix conteurs fouillent-ils des yeux le tourbillon du monde pour en tirer des épisodes, des traits choisis, des actions singulières. Le chemin de Lucrèce voilà qu'ils le font à rebours. Ils redescendent la montagne non pour connaître l'issue du combat mais pour en savourer sans risque les péripéties. C'est par là que le monde renié fait sa rentrée dans le *Décameron* : il y revient travesti par l'art, travesti, non purifié. Mais ainsi changé il forme, pour qui le revoit du Château, un spectacle tantôt plaisant, tantôt émouvant, attachant toujours. Les humains semblent ne s'aimer, se haïr, se chercher, se fuir, s'attendre que pour l'agrément de dix sages qu'il faut désennuyer. Ce monde-là a bien l'air d'avoir un sens : les amours terribles, les hautes tragédies, les farces gaillardes ou cruelles, les aventures scandaleuses, les stratagèmes des roués, et jusqu'au sang versé dans quelque noble éclat, voilà qui va meubler l'oisiveté de quelques êtres choisis, à l'heure la plus chaude du jour. Rabelais est allé moins loin : quelque amour qu'il porte à ses Thélémites, il ne leur donne pas le monde pour en jouer ; il y a chez Boccace une force implicite de mépris dont Rabelais ne connaît plus l'empire parce qu'il a maîtrisé, dépassé le mépris. Pour Boccace le monde est le hochet des sages ; Rabelais entend que Thélème traite le monde en frère cadet, qu'il faut guider, instruire, et pour cela aimer. Le Château du *Décameron* est le plus haut monument de cet égoïsme agressif où l'histoire a longtemps voulu voir l'étincelle première de l'humanisme moderne : égoïsme à dix, si j'ose dire, qui a toute l'intransigeance et la circonspection du fameux "égoïsme à deux". Au lieu que l'Abbaye de Thélème est une utopie exemplaire, conçue à l'intention de toute l'humanité. Certes, tous les hommes ne sauraient y trouver place du premier coup, mais l'important n'est pas d'être à Thélème ; l'important est que le monde soit disposé à en saisir l'enseignement prodigué par tous ceux qui y auront passé. En face de l'Abbaye silencieuse de Bourgueuil, qu'elle écrase de ses proportions gigantesques, Thélème se dresse comme le



séminaire des hommes de demain. Au centre de son secret, le Château du *Décameron* n'est qu'un refuge contre l'univers d'aujourd'hui. On n'y tolère, pour s'en divertir, que des souvenirs choisis de l'humanité d'hier et d'avant-hier.

N'est-ce pas Nietzsche qui a parlé des " conquérants cachés sous un manteau de lumière " ? L'image sied à Boccace comme à Rabelais. Mais si Rabelais poursuit par l'Idée une conquête réelle, Boccace se contente de soumettre le monde aux intentions, voire aux caprices de l'Art. Conquête subjective, qui dure ce que dure l'oeuvre, et que la vie se charge de ramener sans cesse au rang des illusions heureuses. Mais en est-il de plus effective ?

C'est l'un des traits majeurs du génie italien que de placer dans l'Art autant de confiance que nous en mettons, de ce côté-ci des Alpes, dans l'Idée. Au siècle tournant de la philosophie politique,—qui fut aussi celui des utopies—, se pouvait-il que Rabelais fît mentir le génie français ? Et était-il concevable que Boccace faillît au génie italien au siècle ou commençait dans la péninsule la longue hégémonie de l'Art sur la pensée ?